

Bernadette Desorbay. *L'excédent de la formation
romanesque. L'emprise du Mot sur le Moi
à l'exemple de Pierre Mertens*

Bruxelles, Peter Lang, coll. « Documents pour l'histoire
des francophonies », 2008, 536 p.

Adina Balint-Babos
Université de Winnipeg

Comment lire, étudier et interpréter l'œuvre prolifique de l'écrivain belge de langue française, Pierre Mertens, quand celle-ci est prise avec l'histoire de la Seconde Guerre mondiale en Europe, avec des thèmes à la limite du dicible comme le nazisme, l'Occupation, le rapport à la terre natale, les tensions entre Juifs, Belges et Rois, entre parents et enfants, etc. ?Voilà

quel pourrait être le point de départ d'une lecture de l'essai de Bernadette Desorbay. Le titre de l'ouvrage, *L'Excédent de la formation romanesque*, annonce déjà la complexité de ce projet d'interprétation qui travaille la quête d'une identité incertaine, d'où l'effet de surenchère : l'effort de la saisir, de la nommer « en excès ». Au cœur de cette réflexion, il y a « un Moi en formation » qui est en crise, qui « a du mal à se former » par des mots, des gestes, des actes, bloqué dans le désespoir. Desorbay montre qu'il y a un effet de miroir entre l'excédent de la formation romanesque et le parcours du sujet narrateur-personnage qui aspire à une reconnaissance de l'autre en soi et à l'extérieur, soit « une reconnaissance spéculaire avec l'autre » (p. 519). Pourtant, il échoue, et ses ratages signifient symboliquement qu'il est impossible de se constituer une identité « pleine » et stable, ce qui serait l'équivalent d'un être mort ou mortifié.

L'identité donc, chez Mertens, se tisse dans les interstices de ce qui la dépasse et lui échappe, tel le sujet textuel qui rate lorsqu'il s'attaque « à la réappropriation de ce qui, dès qu'il est nommé, s'absente » (p. 519). Et pourquoi d'ailleurs, peut-on se demander, choisir un tel terrain d'analyse — d'une identité difficile et glissante — qu'on sait d'avance délicat ? Peut-être justement parce qu'il s'agit d'un événement limite, qui permet à l'auteure de l'essai de présenter une grille de lecture hétérogène, faite d'approches critiques multiples, qui vont de la théorie littéraire à la psychanalyse et à la philosophie. Pourtant, il est à noter que cette hétérogénéité méthodologique alourdit souvent l'interprétation, rendant la lecture difficile et lente. Certes, dans une telle aventure, on ne tombe pas sous le coup de la petite histoire ou d'une lecture naïve.

Une question s'impose d'emblée : comment cet essai nous conduit-il à comprendre les sens de « l'excédent » chez Mertens ? Les trois grandes parties de l'essai, « La mission nationale », « La mission internationale » et « La mission universelle », s'appuient sur des notions historiques, psychanalytiques et philosophiques pour éclaircir le champ romanesque de l'écrivain de 1969 à 2001, le récit *Les Bons Offices* (1974) servant le plus souvent de référence. Parmi les thèmes de prédilection, on retient les tensions entre le passé individuel et l'Histoire, entre « terre natale et terre occupée », entre « mère-patrie » et mère, entre corps fébrile et excès d'énergie verbale et d'écriture. En filigrane, une question toujours présente : quels sens donner au sujet en formation ? Ou comment survivre avec la conscience qu'Auschwitz a existé ? Ou encore, comment intégrer le ressentiment envers un adolescent juif adopté par la famille et qui finit par devenir l'amant de la mère, prenant la place du père ? Ces interrogations justifient le recours aux notions de « reterritorialisation » de Deleuze ou d'« abjection » de Kristeva, ou au complexe d'Œdipe, tel qu'il apparaît chez Freud ou Lacan.

Tiré d'une thèse de doctorat, le présent essai risque par endroits de faire perdre la beauté des récits de Mertens sous l'érudition du langage théorique qui déferle dans un vaste éventail de références critiques, et c'est dommage. Même si notre intérêt est surtout littéraire, nous savons apprécier les croisements de l'interprétation avec la philosophie et la psychanalyse, dans la mesure où ils nous conduisent à comprendre quelque chose « d'intérêt humain et humanitaire » (p. 115). Ainsi, « les œuvres nationales incriminées dans *Les Bons Offices*, soit la catastrophe minière de Marcinelle ou l'incendie de l'Innovation, d'une part, et les crimes national-

socialistes de l'autre » (p. 115), bouleversent la frontière du fait national pour être projetés dans l'universel. Plus loin, on constate la relation qui s'établit entre l'identité du sujet et sa situation au pays, un autre exemple du passage du singulier à l'universel.

Voyons les propos de Mertens dans *Les Bons Offices*, propos qui brouillent les pistes de la biographie et de la fiction :

Il faut toujours se méfier de l'emploi abusif du mot « dérision »... Au fond, je ne *dérisionne*, à *vrai dire, jamais*. Trop commode, un peu vulgaire, la dérision de tout et de rien, le cynisme à la petite semaine. Pas mon truc. Mais une douce — ou cruelle — ironie, parlant de soi, de soi dans ce pays, ou, sans doute [...]. (cité p. 153)

Ce témoignage répond en écho à une remarque de Bernadette Desorbay, qui souligne que « Pierre Mertens ne vise à aucun moment à représenter le monde comme objet de spectacle, mais il invite, avant tout, à un mouvement de l'âme. » Cette vision est l'occasion de passer par la pensée de Kierkegaard sur « l'option humanitaire du choix moral du sujet » (p. 219).

Chemin faisant, est aussi convoqué le triangle classique du complexe d'Œdipe, qui prend différentes formes dans le texte mertensien. Une interprétation intéressante est le rapprochement de « l'irruption onirique du père mort » des *Bons Offices* du fantôme du père d'*Hamlet*, où se pose la question de l'être et du non-être. Rappelons que le sujet du récit de Mertens entretient, selon Desorbay, avec la mère et son amant juif « des rapports essentiellement privatifs » (p. 353). Cependant, la présence-absence du père est malgré tout porteuse, car elle « transporte » le personnage « vers le monde de la pensée » (p. 353), et le projette au-delà de la mortification.

C'est un exemple de situation « retournée », de « retournement positif », pour reprendre Kristeva.

Voyons un peu plus loin la portée universelle des textes du corpus. Les récits sont parsemés d'événements qui concernent l'être humain dans sa dimension universelle : le lien problématique à la mère et au père en présence d'un tiers, ici le juif, l'inceste, ou encore le va-et-vient entre un sujet qui devient homme et écrivain à la fois. Desorbay nous prévient de la complexité du sujet transtextuel *en procès*. En passant par Freud et par Lacan, elle soutient que ce sujet n'est pas un simple *je* ; « il est autre chose » (p. 520), d'où son projet de mettre en lumière « le décentrement » (p. 521), une brisure symbolique des frontières intérieures et extérieures.

Chez Mertens, ce sujet « apprend à se savoir *ailleurs*, pour se poser comme sujet de l'inconscient au sens freudien. Mais aussi, et cela va bien plus loin, il apprend à *se passer du centre* en se posant *volontairement* comme excentrique » (p. 521). Fasciné en même temps par le centre et par l'excentricité, le sujet mertensien traverse de multiples limites du désir et du fantasme dans son épreuve de « *savoir vivre dans le risque* », sur « du *terrain vague* », échappant au contrôle de la cité et de la conscience. À partir de ces traversées, l'écriture elle-même devient une métaphore du « dépassement de l'hystérie » (p. 525) et de la peur de se confronter à ses propres fantasmes. Cette écriture, de même que l'analyse de Desorbay, travaille à nous faire entendre « l'inconscient du sujet » et du texte. Comme c'est souvent le cas, se dégage en conclusion l'espoir dans « l'élan amoureux » salvateur : vivre, écrire et aimer sauvent l'être humain de son symptôme identitaire bloqué. C'est le message en filigrane de l'essai.

Ajoutons que l'ouvrage de Bernadette Desorbay fait preuve d'une recherche exigeante : une rigueur théorique, des préoccupations psychanalytiques et philosophiques et, à la fois, une certaine volonté d'objectivité de l'interprétation. Le lecteur peut se trouver accablé et ébloui devant les nombreuses références critiques, qui semblent vouloir répondre à un désir d'exhaustivité. Écho avec le titre de l'essai ? Après tout, la valeur de l'analyse de Desorbay, c'est qu'elle permet d'interroger les liens complexes et énigmatiques entre texte, auteur et narrateur-personnage dans un corpus francophone qui couvre la deuxième moitié du XX^e siècle.